

## **CULTURE GENERALE**

### **DISSERTATION**

#### **Options scientifique, économique et technologique**

**ESSEC : Robert LEVY**  
**EDHEC : Maël RENOUARD**

#### **Sujet : L'action est-elle une nécessité ?**

Commençons comme l'an dernier et quasiment dans les mêmes termes par énoncer quelques sujets de satisfaction soulignés par la plupart des correcteurs : globalement, les candidats maîtrisent l'expression écrite (syntaxe, propriété des termes et orthographe - même si sur ce dernier point quelques correcteurs font état cette année encore d'une relative dégradation) ; pour la plupart d'entre eux, les candidats connaissent les schémas de base de la dissertation ; quasiment tous les candidats ont, dans certaines limites, traité du sujet (la question de l'action et de sa nécessité était abordée dans chaque phase du développement, même lorsque le candidat se contentait de réciter des fragments de cours plus ou moins bien digérés). Cette qualité, dans l'ensemble, du niveau rhétorique et dialectique, a donné, cette année encore, l'impression que l'épreuve est prise au sérieux et qu'elle est bien préparée. Il n'y a que très peu de copies ineptes et la forme littéraire "dissertation" est assez bien dominée. Toutes ces remarques doivent être complétées par une information concernant la moyenne de l'épreuve de la session 2008 : elle est de 9,55 et donc très légèrement supérieure à celle de 2007 (9,46) ; rappelons qu'en l'an 2000 elle était de 7,7. Cette moyenne confirme une tendance continue, ancienne déjà, et engagée dès 1994.

Reste, pour répéter le rapport de l'an dernier, que tout n'est pas encore parfait, et qu'il faut redire aux candidats qu'ils passent un concours : autrement dit, ils doivent, d'une part, exposer leurs qualités, se distinguer en évitant en particulier de voir en quelques lieux communs l'alpha et l'oméga de la pensée, affronter le sujet dans sa particularité ; et d'autre part, se plier aux exigences propres à l'épreuve de dissertation, exigences qui découlent de sa définition, que nous nous permettons de rappeler une fois de plus : "La dissertation de culture générale est un exercice, écrit dans une langue maîtrisée et choisie, au cours duquel, à propos d'un sujet faisant explicitement référence au thème de l'année, le candidat manifeste une aptitude tout d'abord à effectuer l'analyse et la problématisation du libellé proposé, ensuite à organiser et mener une discussion construite, sans préjugé, ouverte, conséquente et cultivée ; il y mobilise librement ce qu'il connaît des littératures française et étrangère, des différents arts (cinéma, peinture, photographie, théâtre...), de la tradition philosophique, des sciences exactes et des sciences de l'homme, des grandes religions et des principaux courants idéologiques contemporains ; il y démontre enfin en quoi cet enrichissement culturel permet de mieux comprendre le monde dans lequel il vit".

Que les candidats examinent avec soin cette définition et ils verront :

- Tout d'abord, qu'elle préside à l'élaboration et à l'élection du sujet qui leur sera proposé : il se doit d'être ouvert, formulé simplement, lié mais non limité au thème de l'année; une fois encore il faut réaffirmer qu'il est nécessaire de mobiliser les acquis de la première année (enseignement de culture générale) pour traiter effectivement le sujet du concours et que le thème de la seconde année est l'occasion d'une réflexion conduisant à la confection d'une dissertation de culture générale, susceptible de prendre en compte la diversité des directions et des domaines qui font d'un terme («l'action») un programme; le traitement du sujet exige de mener des analyses portant sur la réalité sous tous ses aspects.

- Ensuite, qu'elle organise le travail des correcteurs en ce qu'elle fixe les principes généraux de l'évaluation des copies : importance primordiale de la problématisation (il nous faut donc sanctionner toute copie dont l'introduction n'est qu'une formalité, qui évite ou dénature le sujet et se contente d'annoncer un programme là où on attend l'énoncé d'un problème) ; importance de l'aptitude à approfondir avec soin et minutie une perspective, pertinente évidemment (il nous faut donc sanctionner toute copie qui se contente d'évoquer allusivement un grand nombre de directions possibles de réflexion et au contraire valoriser toute copie qui pense longuement et précisément en compagnie et à l'aide d'une référence, quelle qu'elle soit) ; importance des exemples que, là encore, on doit choisir et exposer avec attention et scrupule (il nous faut donc sanctionner les copies sans exemple et celles qui, pratiquant la livraison en vrac d'exemples à peine évoqués, la plupart du temps confondent d'une part références et exemples et d'autre part exemples littéraires, philosophiques et historiques). On redira enfin que «citation n'est pas raison» ; cela est encore plus vrai pour les textes dits «littéraires» ; il faut ainsi garder en mémoire le point suivant : la valeur d'une citation n'est que la valeur du commentaire qui l'explique.

Plusieurs défauts demeurent, largement répandus :

- Une trame de réflexion simpliste, reposant sur des balancements exagérés et des oppositions traitées sans nuance. Les candidats ont certainement lu qu'il faut faire l'introduction une fois le devoir terminé, ce qui fait que les introductions sont le plus souvent composées de trois phrases qui résument le contenu des trois parties sans lien logique, sans unité problématique, sans qu'un enjeu clair apparaisse. Elles sont souvent très fermement structurées et en même temps incompréhensibles (par absence de liens) et donc inutiles. Trop de copies, au motif d'annoncer le plan du devoir, proposent un résumé des analyses à suivre pour se contenter ensuite de délayer plus ou moins poussivement ce qui apparaît acquis.

- Si l'expression est en général correcte, on peut regretter une certaine approximation dans le vocabulaire, même courant, une absence de souci du mot juste et, plus largement, la méconnaissance du fait que la réflexion progresse, se nuance et se construit par un effort permanent de précision et de rigueur. Les candidats ont donné trop souvent encore l'impression d'être peu intéressés par ce dont ils traitent et de se limiter à régurgiter quelques citations apprises par cœur mais souvent hors de propos ou de se borner tout simplement à aligner quelques remarques trop générales, quand il ne s'agit pas de produire un nouveau catalogue des idées chic ou reçues.

- Concernant les références, on peut noter, comme les années précédentes, qu'elles ne sont la plupart du temps ni maîtrisées (elles sont de seconde main, approximatives, identiques d'une copie à l'autre), ni exploitées. Elles servent le plus souvent de simple caution au propos et en quelque sorte implicitement d'argument d'autorité. C'est vrai des références littéraires, utilisées à des fins purement ornementales (Bartleby ou Oblomov comme illustrations d'absence d'action et donc de preuve qu'elle n'est pas nécessaire). Mais c'est également le cas pour la philosophie : la référence, ni commentée ni expliquée ne sert qu'à obliger le correcteur à considérer que le propos du candidat fait le poids. Les candidats confondent donc trop souvent culture générale et culture en général. Les copies valorisées sont ainsi celles où il y a une forme d'installation dans les références et non une juxtaposition de doctrines sans analyses ni transitions. L'effort d'apprentissage, s'il se ressent dans de nombreuses copies, reste souvent trop superficiel. A force de se répéter, certaines références ne discriminent plus les devoirs à elles seules : il ne

suffit pas de faire allusion au non-agir dans la pensée chinoise, il faut encore, pour témoigner d'un réel effort de compréhension et de connaissance, ne pas confondre taoïsme et bouddhisme, ni Lao-Tseu et Sun-Tzu.

\*

Le sujet de cette année (« L'action est-elle une nécessité ? ») était ouvert à une multiplicité de lectures, de développements et de références, mais il fallait s'interroger précisément sur sa signification. Il est trop souvent devenu : « Faut-il agir ? », « L'action est-elle nécessaire ? », « A quoi l'action sert-elle ? », « Est-il nécessaire d'agir ? », etc. Une lecture précise de ce sujet – comme de tout sujet – impliquait un travail de variation conceptuelle : sans que le devoir ne tourne en une série de distinctions scolastiques, les candidats auraient gagné à creuser la différence qui singularisait ce sujet parmi d'autres qui, tout en étant évidemment proches, ne signifiaient sans doute pas exactement la même chose. Les correcteurs sont unanimes à regretter l'absence, sauf dans certaines copies excellentes, d'une véritable précision dans la lecture de la question, s'attachant à *tous* les termes de celle-ci (même en s'attardant sur l'article indéfini, *une* nécessité, on pouvait nettement approfondir la problématique, comme on le verra plus bas).

L'une des principales difficultés du sujet provenait du fait que le champ lexical du nom *nécessité* ne recouvre pas exactement celui de l'adjectif *nécessaire*. Dans le langage courant *nécessaire* a connu un affaiblissement de sens que n'a pas toujours subi *nécessité* - dans les copies qui ont glissé sans réflexion de la nécessité au nécessaire, cet adjectif a été très vite assimilé à *utile*, *efficace*, *justifié*. On attendait de l'acuité des candidats qu'elle les conduise à remarquer que « une nécessité » fait entendre le sujet dans une dimension plus large, ouverte jusqu'à un questionnement métaphysique : par cette formulation, l'action apparaît comme un secteur de l'existence, une « entité » qui s'impose en général à cette existence, alors que « l'action est-elle nécessaire ? » conduit à se concentrer prématurément et exclusivement sur les modalités de l'accomplissement pratique ; lequel n'était bien sûr en aucun cas à exclure, mais il devait prendre place dans une interrogation sur les liens entre existence et action qui donnait toute sa portée au sujet. Différentes formes de nécessité (de fait ou morale, conditionnelle ou inconditionnelle) ne sont que rarement prises en compte. Quant à sa définition, on trouve des copies pour identifier la nécessité à l'utilité ; on ne distingue pas assez entre nécessité, besoin, obligation, devoir. Le nécessaire a également été compris par certains candidats d'une manière très subjective : ce qui est nécessaire pour l'un ne l'est pas forcément pour l'autre, cela dépend des individus ("le caractère nécessaire ou non d'une action dépend de chacun"). Rares sont les copies où l'on s'interroge sur la nature de la nécessité, sur la distinction entre une nécessité métaphysique, une nécessité physique, une nécessité rationnelle, une nécessité morale, une nécessité intérieure, etc. Les candidats ne manquent donc pas d'un certain savoir scolaire ; ce qui leur fait défaut c'est la maîtrise du sens des mots.

A cela il faut ajouter que, le sujet portant sur "l'action" en général, très peu de candidats prennent le temps de définir (ou de rappeler la définition de) ce terme, de dire quelles en sont les caractéristiques propres (par exemple viser une fin, délibérer, choisir, etc.), ce qui permettrait de le rapprocher ou de le distinguer de termes proches (comme agir, effectuer, produire, penser, etc.) ; certaines distinctions conceptuelles majeures (comme la distinction qu'Aristote fait entre *poiesis* et *praxis*, entre contemplation et action, etc.) ne sont pas suffisamment mobilisées par les candidats pour pouvoir donner des sens précis à la question posée et dégager des axes de réflexion possibles. Ainsi, beaucoup de candidats se contentent d'opposer action/pensée, oubliant de voir que la pensée ou l'activité intellectuelle est encore et toujours une forme d'action. Par voie de conséquence, un candidat peut écrire que "les philosophes sont l'exemple même d'une inaction inutile".

Les meilleures copies parviennent à éviter ces défauts: en construisant la réflexion autour des sens possibles de la nécessité, des rapports entre nécessité et contingence, nécessité et liberté, en posant à partir de là la question de la valeur de l'action; en dégagant la portée paradoxale du sujet, qui n'a que trop rarement suscité l'étonnement, alors qu'il appelait, non sans une certaine provocation que les candidats auraient pu relever, à remettre en question un présupposé plutôt bien établi (comment l'action pourrait-elle ne pas être une nécessité?); en s'interrogeant sur les implications d'une remise en question de l'action en général; en dépassant le sens courant de la question, pour lui donner, comme on l'a évoqué, une dimension métaphysique (la faculté d'agir en général) ou existentielle (l'action est-elle une contrainte ou une valeur?). Certains candidats, plus avisés, s'étonnent de voir que l'action, qu'on tendrait à associer à la liberté du sujet et à la contingence de l'univers, est reliée dans le sujet proposé à l'idée de *nécessité*, même précédée de l'article indéfini; et *nécessité* une fois distinguée de *déterminisme* ou d'*obligation* ils se demandent parfois *pour qui* l'action pourrait être ou n'être pas une nécessité, sans s'en tenir à des considérations sur *l'Homme* en général; on observe parfois encore que même si l'on tient *l'agir* pour une nécessité, il ne s'ensuit pas que telle action singulière soit nécessaire et qu'on peut bel et bien soutenir que nous sommes « condamnés à être libres »; la pensée existentialiste, rarement évoquée avec pertinence, pouvait ainsi être mise à profit dans le traitement de ce sujet.

En affrontant le sujet et ses exigences propres, on pouvait voir par exemple que :

- L'action peut être une nécessité d'essence, au sens où l'on ne saurait concevoir une vie humaine sans action; Montaigne (« Nous sommes nés pour agir »), Leibniz (« L'homme doit agir le plus possible car il doit exister le plus possible et l'existence est essentiellement action »), Maurice Blondel, Bergson (« La spéculation est un luxe, mais l'action est une nécessité »), et beaucoup d'autres permettaient d'argumenter en ce sens. Cela veut dire (et c'est ce qu'impliquera la théorie sartrienne de l'engagement) que même si l'on ne fait rien, on agit quand même, négativement. Nous ne pouvons concevoir une vie qui échappe, d'une manière ou d'une autre, à l'action, nous sommes jetés dans l'action, condamnés même à l'action, dès lors que nous sommes. L'action n'est pas un attribut contingent de la vie.

- L'action peut devenir un impératif, peut-être au nom d'une conformation à cette nécessité d'essence que « l'action inactive » ne saurait satisfaire. Nous vivons avec l'idée qu'il nous faut agir, sinon nous craignons, pour ainsi dire, de sortir de l'être. L'inaction est redoutée comme un mal-être. C'est cette angoisse ontologique de l'inaction qui fait peut-être la grandeur des représentations littéraires de la paresse d'Oblomov, de l'indécision de Frédéric Moreau, ou encore, du geste de ceux qui, dans *Le Rivage des Syrtes*, préfèrent le sursaut d'une apocalypse mortelle à l'inactivité crépusculaire de leur vieux pays. Si « être c'est agir », si l'action est essentielle au fait d'être, alors, par contrecoup, l'inaction devient, pour ainsi dire à nouveau, capable du néant. Aristote par exemple semble avoir éprouvé une répugnance proprement ontologique pour le sommeil; et il disait qu'une vertu qui ne s'actualise pas, qui, si l'on peut dire, n'est pas « agie », n'a aucune valeur: comment peut-on se dire virtuellement courageux? Cela vaut aussi bien, remarquons-le, pour la vertu intellectuelle de *sophia*: même la pure contemplation réclame de l'activité, et le Dieu d'Aristote, qui est pure contemplation de lui-même, est aussi pure activité, *actus purus*, diront les scolastiques.

- L'action peut également être l'objet d'un goût (paradoxalement, une passion de l'action?). On pouvait interroger le goût esthétique pour les films d'action, par exemple – même si on le tient pour vulgaire, il a sans doute de profondes racines. C'est l'ennui qui serait alors, peut-être, la confrontation au néant dont on voudrait se détourner, en réclamant l'action comme une forme du divertissement.

De là on pouvait se demander si le sens commun, notre sens commun, qui veut de toutes parts tant d'action, n'est pas précisément informé, malgré ce qu'il peut croire, par une tradition philosophique

particulière. C'est, en tout cas, ce qu'on peut envisager en lisant les ouvrages de François Jullien consacrés à la pensée chinoise : dans *L'Art de la guerre*, de Sun-Tzu, stratégie plutôt qu'héroïsme ; dans Lao-Tseu, célébration du non-agir par lequel on obtient bien plus que par l'activisme, célébration de la dépense minimale d'énergie plus digne d'éloge que l'agitation. Alors que (en suivant F. Jullien) l'agir à l'occidentale serait imposition à la réalité d'un modèle qui lui est extérieur, transcendant, et vaudrait pour sa norme, son devoir-être (telle serait, par excellence, l'idée), le non-agir à la chinoise exploiterait des processus immanents à la réalité - mais ne devait-on pas aussi parler de la Chine du XXI<sup>e</sup> siècle ?

- Une telle remise en cause culturelle de la nécessité de l'action devait donc toutefois être elle-même interrogée. Tout ce qui n'agit pas, et fait de cette inaction une efficacité supérieure, n'est pas chinois pour autant. Disons pour le moins que cette insistance du non-agir dans la tradition chinoise peut nous inciter à retrouver dans la nôtre ce que nous avons pu oublier d'y voir : Koutouzov, dans *Guerre et paix* de Tolstoï, ressemble beaucoup au parfait stratège de Sun-Tzu ; il laisse fuir les troupes de Napoléon sans risquer un assaut décisif, contre l'avis de tous les princes de l'état-major. « Wait and see », « Il est urgent d'attendre » ou « Hâtons-nous de ne rien faire » sont des maximes qui recèlent sans doute autant de sagesse que d'humour. Il y a aussi, en définitive, des vices de l'action (l'agitation) et des vertus de l'inaction (la patience). L'exemple de Fabius Quintus dit Cunctator – le temporisateur – n'a que trop rarement été convoqué...

- On pouvait de là aussi se demander, par exemple, si la déconstruction des enchaînements narratifs, dans le roman ou le cinéma du vingtième siècle, souvent perçue comme une offense par le goût spontané pour l'action et la répugnance immédiate pour les spectacles où « il ne se passe rien », ne s'est pas imposé, comme un signe d'éclat intellectuel, parce qu'il semblait être le prolongement d'un effort très ancien de l'humain pour se défaire de l'action précisément parce qu'elle était ressentie comme une nécessité.

En définitive, on pouvait en quelque sorte retourner la question. Si l'action apparaît souvent comme une nécessité, c'est parce qu'elle est tenue pour une valeur. Bergson dit, pour reprendre une formule déjà citée : « la spéculation est un luxe, mais l'action est une nécessité. » Cela pourrait facilement passer pour le slogan d'un anti-intellectualisme qui n'est bien sûr pas le fait de Bergson. L'homme d'action peut tenir pour futiles les occupations qui ne lui apparaissent pas directement productives. Il a beau jeu de plaider la situation matérielle de l'homme, la nécessité vitale d'agir : ramener le pain est nécessaire avant tout, pour la métaphysique, on verra plus tard. Et il n'a pas tort. Mais ce qu'on peut dire aussi bien, c'est que tout l'effort de l'humain a précisément été de s'affranchir de nécessités telles que cela, et de se conquérir des domaines de liberté, ou de « luxe », pour reprendre le terme même de Bergson, sans lesquels la vie ne serait qu'une répétition monotone, asservie aux cycles de la nature, et ne serait peut-être pas une vie pleinement humaine. En bref, c'est précisément parce que l'action est une nécessité qu'elle ne serait pas – autant qu'on pouvait le croire au début – une valeur. Que l'action soit une nécessité, c'est cela qui en fait, étrangement, une passion ; qui fait que, même si nous croyons être libres dans nos actions, nous sommes contraints dans le fait même d'agir. En affirmant que l'action est une nécessité, en la reconnaissant pour telle, on trouverait donc une raison de chercher à s'en affranchir – de chercher ailleurs que dans l'action la liberté et la dignité. La notion antique de *skholè*, de loisir, témoigne d'un tel enjeu. Mais si radicalement qu'elle impliquait de mépriser les activités manuelles et de confier aux esclaves l'accomplissement des menues tâches qui eussent ramené un homme libre à l'état d'être purement et simplement vivant, et contraint d'agir pour survivre, se nourrir, etc.

- Il était donc sans doute difficile de s'en tenir là – si rabaisser l'action à une nécessité signifie la réserver à des hommes à qui l'on doit alors ôter leur dignité. Du reste, comme on le sait, les rapports de domination entre le maître oisif et le serf agissant peuvent assez facilement se renverser : on ne gagne pas grand-chose à ne rien faire. Vouloir s'affranchir de l'action est sans doute aussi stérile que vouloir s'y livrer

à tout prix au nom de « nécessités de la vie » auxquelles on devrait abandonner le luxe de la contemplation. On pouvait, en suivant Hannah Arendt, souligner l'existence d'un concept grec d'action glorieuse qu'elle oppose, dans le champ de la *vita activa* en général, au travail/labeur (*labor*) et à l'œuvre/ouvrage (*work*). Action qui est autant l'apanage des hommes libres que la contemplation ; qui leur est aussi nécessaire ; après tout, au sein du repos nous éprouvons souvent, assez vite, une nostalgie de l'action – que nous comblons par des jeux, des exercices corporels, etc. L'action est une nécessité, comme la pensée en est une, comme le repos en est une. Elle est une dimension de l'existence. C'est sans doute ainsi qu'il faut entendre la question – alors qu'initialement, on ressent quelque chose d'hégémonique dans la nécessité, on s'inquiète de ce que reconnaître à l'action le statut de nécessité impliquera de lui donner une primauté. Ce n'est pas parce que l'action est une nécessité qu'elle s'impose à toute l'existence. Du coup, il n'est pas besoin de « sauver » l'existence en l'affranchissant de cette nécessité en général. Il faut la réduire au fait de n'être qu'une nécessité. Telle est peut-être le véritable sens de l'effort humain : faire que l'action ne soit plus la seule nécessité, la nécessité impérieuse, celle après quoi le reste doit passer, mais une nécessité parmi d'autres, se créer, donc, d'autres nécessités, faire que la spéculation devienne elle aussi une nécessité, comme tous les « luxes » humains, comme la musique, dont Jankélévitch disait qu'on pouvait tout à fait vivre sans, mais moins bien ; c'est-à-dire, faire que ce ne soit plus seulement la vie nue qui soit la norme du nécessaire, mais la vie bonne.

Correcteurs : Alexandre ABENSOUR, Sophie AUDIDIÈRE, Thierry BAUDAT, Jean-Paul BERLIOZ, Frédéric BERLAND, Jean-François BOSSY, Françoise BOULAY, Jean BOURGAULT, Maryvonne BRASME, Florence BRAUNSTEIN, Emmanuel CAQUET, François CHARRAS, Julie CHEMINAUD, Martine DELRUE, Marcel DTCHE, Christian DUBOIS, Pascal DUMONT, Martine GASPAROV, Didier GUIMBAIL, Gilbert GUISLAIN, Michel ISLER, Julien JIMENEZ, Frédéric LAUPIES, Robert LÉVY, Michel LIEVRE, Florent LILLO, Luce MONDOR, Franck NOULIN, Jean-François PEPIN, Agnès PIGLER, Frédéric POSTEL, Maël RENOARD, Luc REVILLON, Antoine ROULLÉ, Dominique SAATDJIAN, Sylvain SAINT-PIERRE, Jacques SCHNÄBELE, Alexandre TOMADAKIS.